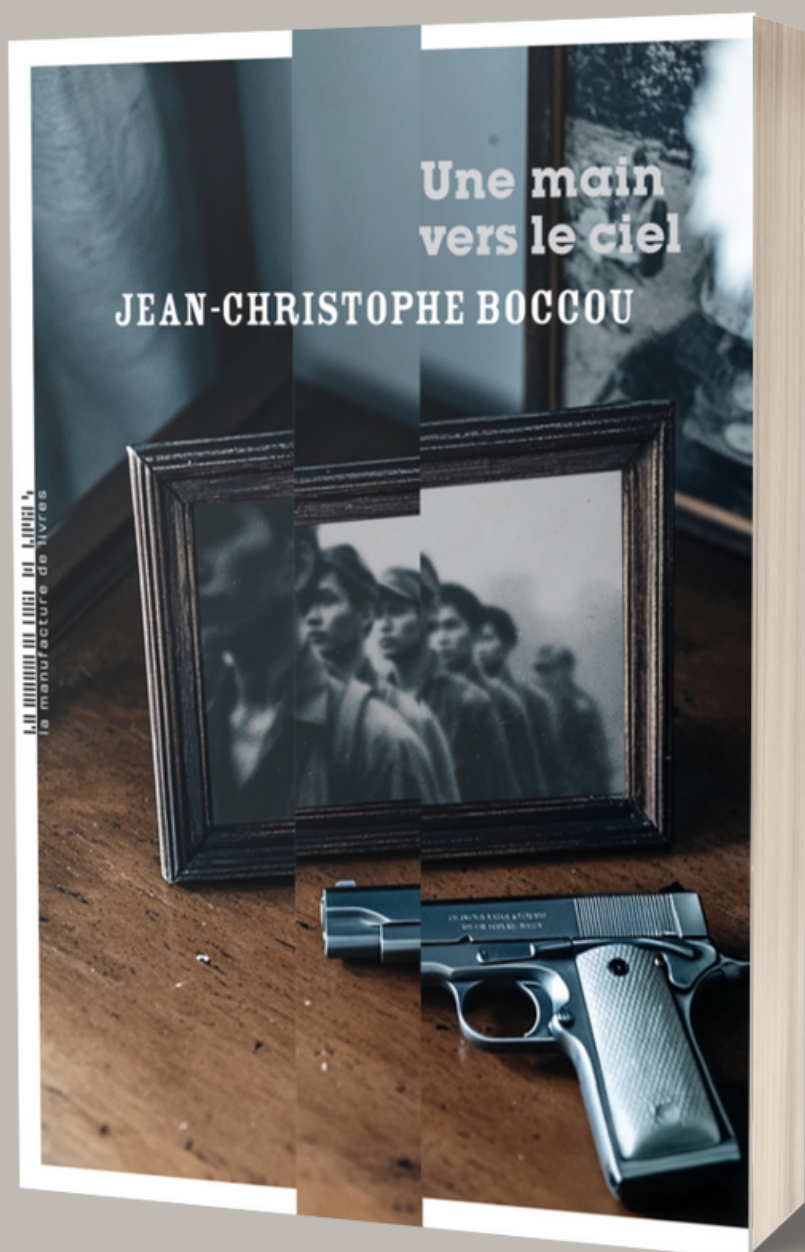


REVUE DE PRESSE

Une main vers le ciel,
Jean-Christophe Boccou



LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Vous ne lirez plus jamais l'Histoire du Cambodge de la même manière : Une main vers le ciel

Auteur invité : 5-6 minutes

Phnom Penh, le vernis et la faille

Tout commence par une scène presque domestique, traversée d'ironie tendre. « C'est bien la première fois que tu vois sourire ton oncle. » L'affection affleure derrière la rudesse, et l'auteur l'ancre dans une fidélité touchante : « Tu es son unique projet. »

La relation se dit par le rituel — l'après-midi, la grille du lycée, le sachet de gâteaux — et par une phrase-déclaration, simple, inoubliable : « Tu l'aimes comme un père. » « C'est pour ça qu'il ferme le magasin tous les jours entre seize heures et dix-sept heures. Il s'arrête dans une boulangerie près de l'ambassade américaine et il se poste devant la grille du lycée, en serrant contre lui un sachet rempli de tes gâteaux préférés. »

Puis la ville, encore bruissante, révèle sa fissure. « Les effluves de gingembre et de coco te chatouillent les narines. » « tu peux percevoir un sentiment de crainte se mêler à l'insouciance habituelle. » Et, derrière ce quotidien obstiné, la guerre insiste : « Tout Phnom Penh a de nouveau tremblé sous les coups de boutoir. »

La prise de la ville : la phrase comme couperet

Le 17 avril, la foule veut y croire. « La foule exulte. » Pourtant, l'écriture garde la lame sortie : « Des hommes coiffés de casquettes Mao, vêtus de pyjamas noirs usés. » Au stade olympique, l'horreur se dit sans emphase : « Les Khmers font s'agenouiller les soldats vaincus et leur tirent une balle dans la tête. » Dans cette mécanique, les dialogues deviennent des impacts.

« Tu mens, vermine. Tu es un espion. Debout. » Puis, en une formule, l'idéologie se dévoile : « L'Angkar a déjà prévu de corriger les anomalies dans ton genre. » On comprend alors que la narration n'ira pas chercher des effets : elle laisse la réalité mordre.

L'exode : une dramaturgie de l'étau

Le mensonge officiel revient comme une rengaine : « C'est l'affaire de trois jours au maximum. » Et la lucidité tombe, sèche : « Il t'a menti. Ils vous ont menti à tous. » Le texte filme à hauteur d'épaule : « Des infirmiers s'activent dans tous les sens. » Il zoome sur l'insoutenable : « L'homme n'a plus de jambes. » Puis, au milieu de la foule, la main levée — titre en acte : « Il lève une main vers toi, et puis son visage retombe lourdement sur le bitume. »

Et la phrase, sans détour : « Une rafale de kalachnikov vient de lui déchirer la nuque. »
Que dire après ça ? Justement : Boccou ne commente pas, il avance. C'est ce refus du soulignage qui donne au récit sa puissance.

Camps : slogans, dialogues, déshumanisation

Au camp, la langue se transforme en instrument de domination. « La bêche est votre stylo, la rizière est votre papier. » La doctrine s'imprime en blocs d'ordres et de certitudes : « Abandonnez votre mode de vie de citoyens corrompus afin de devenir d'honnêtes travailleurs, productifs et dévoués. L'Angkar veillera sur vous. L'Angkar vous considère comme ses enfants. L'Angkar est votre famille. »

« Désormais, toute propriété privée est proscrite. L'argent n'existe plus, pas plus que le commerce et les pratiques religieuses. Le Cambodge lui-même ne s'appelle plus ainsi. Notre pays se nomme dorénavant le Kampuchéa démocratique. »

Vorn, antagoniste majeur, n'est pas une caricature : c'est une logique, un procédé. « je préfère tuer un innocent plutôt que de laisser vivre un coupable. » Et, au bout de la logique, l'économie du meurtre : « À vous garder, aucun profit. À vous perdre, aucune perte. » « Kamtech. Extermination. » Face à cette mécanique, Soon apparaît comme une fissure, une grâce dangereuse, toujours sur le fil.

Quand elle interrompt la torture, la phrase vaut acte : « J'ai dit : ça suffit. » Et le Colt, motif récurrent, éclaire soudain une autre strate du pouvoir : « Mon père a toujours refusé que je sois mêlée aux massacres. En me confiant un pistolet inutilisable, il s'est assuré que je ne ferais de mal à personne. Et surtout pas à moi. »

Puis vient l'inconcevable : la culpabilité forcée. « Tu n'aurais jamais dû essayer de t'enfuir, l'anomalie. Prends ça comme une leçon : l'enfer, c'est survivre. » L'oncle, ramené au charnier, murmure l'ordre qui brise : « Ne tente rien, Khieu. Je t'en supplie. Fais ce qu'ils t'ordonnent. »

La narration, sidérée, se resserre jusqu'au geste : « Elle percute le crâne de ton oncle sans qu'il ait poussé le moindre cri. » Là, le roman dépasse l'horreur historique pour toucher au tragique pur : survivre devient une faute imposée, un avenir empoisonné.

On sort de *Une main vers le ciel* secoué, stupéfait — et, oui, admiratif : quelle maîtrise d'une écriture qui fait entendre l'Histoire à hauteur d'homme.

Par [Auteur invité](#)

Contact : contact@actualitte.com



Le Brestois Jean-Christophe Boccou publie son troisième roman

L'auteur brestois Jean-Christophe Boccou publie son nouveau polar, « Une main vers le ciel », qui entraîne le lecteur du Cambodge des Khmers rouges aux bas-fonds mafieux parisiens.

Patrice Le Nen

● C'est un voyage vengeur, un voyage dans le temps, à travers le monde aussi. Jean-Christophe Boccou vient de publier son troisième roman, « Une main vers le ciel » (ed. La manufacture de livres). À 55 ans, le Brestois poursuit une carrière jeune (il a été publié la première fois en 2021) mais prolifique. Et après les thrillers « La Vierge Jurée », dont l'intrigue se déroule en Albanie, puis « La somme de toutes nos larmes », à Haïti, il a choisi une autre terre de drames pour ce récit : le Cambodge. Plus précisément le Cambodge ensanglanté de Pol Pot, à l'heure du génocide qui entraîna la mort de près de deux millions d'âmes de 1975 à 1979.

Une période méconnue

C'est dans ce tragique que s'ouvre l'histoire de Khieu, jeune étudiant de 17 ans. La tourmente de son époque va le conduire des rizières concentrationnaires de son pays à Paris, dans une quête vengeresse sombre, où se mêlent bourreaux et mafieux sans scrupule, boxeurs sur le retour et tueuse à gage.

« La vengeance est un terreau passionnant pour un romancier, c'est un sentiment qui nous touche tous, à tous les niveaux. J'essaie d'attraper le lecteur, peut-être en flattant ses bas instincts », explique Jean-Christophe Boccou, en souriant. « La période des Khmers rouges est assez méconnue en France », poursuit-il « Je lisais un



Jean-Christophe Boccou, batteur professionnel pendant 35 ans, a décidé en 2018 de se consacrer à l'écriture et a déjà publié trois romans.

papier sur Jacques Vergès, qui a été l'avocat de Klaus Barbie mais aussi de Khieu Samphan, le "frère N° 2" des Khmers rouges. Je me suis souvenu aussi d'un film qui m'a bouleversé ado, "La déchirure" (de Roland Joffé, 1984), qui se passe à cette époque. Je l'ai revu et me suis dit : "Pars là-des-

sus". Il y a peu de polars qui se passent à cette époque. »

Une écriture cinématographique

En résulte un ouvrage qui accroche tout de suite. L'écriture est nerveuse, les détails marquants, les chapitres

courts. Bref, un rythme particulier, comme un prolongement des premiers amours de Jean-Christophe Boccou, également musicien professionnel. « Je suis batteur. J'ai commencé dans les années 90 dans un groupe de rock celtique, Glaz. Puis j'ai travaillé avec différents artistes, Pat

O'May, Nolwenn Korbell plus récemment. »

« *La vengeance est un terreau passionnant pour un romancier, c'est un sentiment qui nous touche tous, à tous les niveaux.* »

JEAN-CHRISTOPHE BOCCOU

Une écriture cinématographique aussi ? Ce curieux perpétuel de 55 ans approuve : « J'ai une culture musicale et cinématographique, donc je m'en sers ». Plus que lire ce « livre noir », comme le décrit l'auteur, on le voit, on le sent, on le vit. Difficile d'entrer davantage sans dévoiler l'intrigue, découpée en plusieurs parties à la chronologie digne d'un « Pulp Fiction » de Quentin Tarantino...

De la Grande Histoire tragique à la tragique histoire personnelle, cette « Main vers le ciel » se referme sur celles du lecteur, et les serre fort, très fort.

Pratique

« *Une main vers le ciel* », de Jean-Christophe Boccou, Ed La Manufacture de livres ; 19,90 € ; il rencontrera les lecteurs à la librairie Dialogues le mercredi 8 avril (horaire non précisé).